

LA VIE QUOTIDIENNE DE RÉFRACTAIRES DANS L'EMBRUNAIS

L'intérêt des enquêtes orales réside aussi dans ce qu'elles permettent la découverte de sources privées. C'est dans le cadre d'un travail de maîtrise qu'ont été rencontrés deux anciens réfractaires au STO, Roger Guion et René Philip¹. Ils avaient conservé ce qui était pour eux le « journal de bord » de leur maquis composé d'un carnet et de trois cahiers². Ce document est remarquable par sa durée – près de seize mois, du 12 mars 1943 au 5 juillet 1944 – et sa rédaction collective. Il donne un aperçu « naïf », spontané, au jour le jour, de la vie quotidienne, très quotidienne même, d'un petit groupe de réfractaires des Hautes-Alpes.

La consignation régulière de leurs menus faits et gestes leur a paru d'autant plus naturelle que l'un d'eux avait « le goût de l'écrit ». Ils ne se sont pas posés la question de la sécurité. Sans doute ont-ils l'impression d'être à l'abri d'une surprise, même s'ils emploient des initiales pour les personnes qui les aident (initiales certainement faciles à traduire).

1. Sylvain REYNAUD, *Les maquis de l'Embrunais, secteur « G » de la résistance des Hautes-Alpes, Aix-en-Provence, 1993, 150 pages (sous la direction de Jean-Marie Guillon).*

2. Pour le travail de maîtrise, les témoins n'avaient fourni que le premier volet du journal, un carnet allant du 12 mars au 8 août 1943. C'est après lecture du mémoire et vérification faite de l'emploi du carnet qu'ils ont « sorti » les trois autres cahiers. Nous les remercions sincèrement pour cette aide et la confiance qu'ils nous ont accordée.

Ce « journal de bord » est a priori surprenant. Il témoigne de la banalité de jours qui s'écoulent les uns semblables aux autres, sans que rien d'extraordinaire ne se passe. Mais, il ne faut pas oublier qu'il ne porte volontairement que sur l'anodin. Il faut donc se méfier. L'activité résistante « pure » – sans doute mince – n'apparaît pas vraiment. C'est donc l'ordinaire d'une vie rurale qui prévaut et la précision de certaines notations pourrait en faire une source ethnographique pour ce qui concerne les loisirs, la vie de relations, les travaux, la langue, les préoccupations. Mais c'est surtout la nourriture qui occupe, pour ces jeunes hommes, une grande place. Le repas rompt la monotonie. Les renseignements sont nombreux, détaillés et permettent de suivre une situation qui, après la phase un peu difficile du début, s'améliore vite au point d'atteindre parfois l'abondance, surtout si l'on songe aux rations des citadins de basse Provence au même moment. Ce ravitaillement provient surtout des familles et des paysans à qui nos réfractaires donnent un coup de main pour leurs travaux (fenaison, vendange, garde du bétail, jardinage, coupe de bois), mais il rénumère aussi d'autres services qu'ils rendent à la communauté : les travaux d'électricité qu'effectue René Philip, le pain que fait Roger Guion dans le four communal pour les familles du village de Saint-Sauveur d'Embrun. Une partie mineure du ravitaillement est fournie par la cueillette et le braconnage et le reste, qui est loin d'être négligeable, est apporté régulièrement par l'organisation de résistance qui les a pris en charge et qui transparaît entre les lignes du « journal ».

Cette organisation, même si elle appartient aux MUR (mouvement Combat), est en fait un réseau formé par des fonctionnaires des Ponts-et-Chaussées autour de Marcel Chevalier, devenu responsable « Maquis » du secteur. C'est une filière créée à partir des relations professionnelles ou politiques (socialistes) des initiateurs.

Convoqués en Allemagne, les trois jeunes Embrunais ne sont pas enclins à partir. Ils ne tiennent ni à quitter leur « pays », ni à aider un occupant qu'évidemment ils n'aiment pas, parce qu'il est l'occupant et parce qu'il est l'Allemand. Mais, ne trouvant aucun refuge, ils se résolvent à répondre à la convocation. Pourtant, à Gap, ils se décident finalement à sauter le pas. Ils savent que la tante de l'un d'eux peut les héberger dans un chalet, et surtout le contact pris avec la filière Chevalier (René Philip travaille aux Ponts-et-Chaussées avec le fils Chevalier), assure leurs arrières. Elle leur procure un premier hébergement, proche de Gap, dans une ferme amie durant trois jours, les convoie jusqu'à Vars, où le chalet promis s'avère inaccessible à cause de la neige, les loge chez des sympathisants dans une colonie de vacances (en cours de réfection), puis dans une ferme, avant d'aboutir, fin avril, à Saint-Sauveur d'Embrun où le secrétaire de mairie leur offre le refuge d'une ferme, à Combe-Brézés, qui devient une sorte de « camp de base ». Cette installation met fin à leur pérégrination, même si, renouant avec la vie pastorale,

ils montent l'été dans les cabanes de berger et redescendent fin septembre à la ferme où ils resteront jusqu'en mai. D'autres réfractaires les rejoignent, de provenances diverses (jeunes réfractaires des villes du littoral, un Grenoblois qui n'a pas aimé les maquis « militaires » de Savoie, un médecin juif roumain installé à Chorges en 1935, etc.). Ils sont 10 à la fin mai, mais les effectifs fluctuent en fonction des combines, des mutations, des affinités, de la saison, des possibilités d'hébergement et de ravitaillement. Ils ne sont plus que 5 ou 6 à l'automne, mais 8 en décembre. Nos trois réfractaires forment en fait le noyau constitutif et stable du « maquis ». Le modèle n'est pas original et de tels « maquis » pullulent dans les Alpes au même moment qui suivront la même évolution de la « planque » vers la formation combattante³.

Les liaisons avec les localités proches sont nombreuses, régulières, familiales, voire familiales. On se rend visite. On va même danser chez des amis⁴. Drôle de « clandestinité » donc. Une vie presque ordinaire de garçons de vingt ans, sauf – et ce n'est pas peu – qu'ils vivent dans l'illégalité, qu'ils ont pris un risque, même s'il paraît lointain, comme prennent des risques tous ceux qui leur viennent en aide, soit effectivement, soit par simple connivence.

Les trois réfractaires sont acceptés, intégrés. Ils ne sont pas des « étrangers ». Ils sont « d'ici » et parlent « patois ». On les connaît. Ils rendent service. Sans doute, leur est-on reconnaissant de ne pas se livrer à des imprudences. Mais d'autres réfractaires sont avec eux, en général tout aussi bien admis, auxquels peut-être ils servent de caution auprès de cette population rurale qui les protège et qui participe de ce que Pierre Laborie appelle « *un attentisme de solidarité complice* »⁵.

L'on perçoit par là l'importance considérable du maquis dans l'histoire de la Résistance. Avec lui, elle se répand partout, touche toutes les régions même les plus reculées, devenues refuges, tous les milieux, qu'ils soient affectés par la menace de déportation en Allemagne, ou qu'ils viennent en aide aux clandestins qui affluent dans les régions de montagne. La Résistance, limitée jusque-là aux villes et à certains milieux « engagés » devient alors véritablement nationale.

La durée du « journal » permet non seulement de mesurer tout ce que le simple entretien d'un groupe de hors-la-loi suppose de complicités, mais aussi de suivre la transformation de ce qui n'est au départ qu'un maquis-refuge en un maquis-combattant.

3. Voir notamment la remarquable description de Paul et Suzanne SILVESTE, *Chronique des maquis de l'Isère (1943-1944)*, Grenoble, 1978, 350 p.

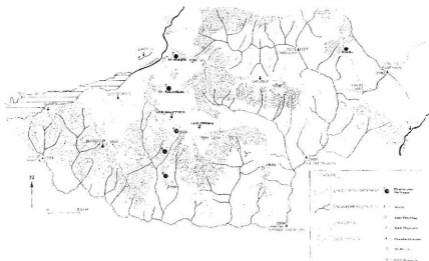
4. Rappelons que les bals sont interdits et donc « clandestins », devenant ainsi pour les jeunes une autre façon de défier les autorités et de transgresser l'ordre.

5. P. LABORIE, *L'opinion française sous Vichy*, Paris, 1990, p. 311.

Même s'ils ne sont pas (ou plutôt pas encore) combattants, les réfractaires de 1943 participent à la Résistance, surtout s'ils sont en cheville avec une organisation structurée. Ils s'opposent aussi bien aux occupants qu'à Vichy qui leur impose d'aller travailler en Allemagne et pour l'Allemagne. Ils choisissent de sortir de la légalité. La Résistance ne se résume pas à la seule action armée, surtout dans les régions de montagne où la densité d'occupation est faible. Elle intègre de multiples formes et divers niveaux d'activités. La Résistance, c'est aussi de multiples résistances, à condition qu'elles soient canalisées dans le grand courant qui prépare la Libération. Le maquis-refuge ou maquis-silo est un maquis-combattant potentiel, une sorte de réserve mobilisable (et mobilisée) lorsque les mots d'ordre sont lancés.

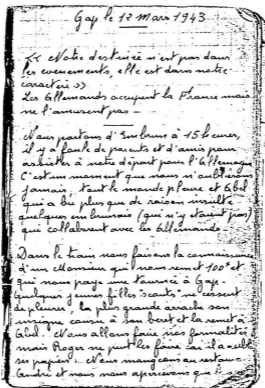
La transformation de nos réfractaires en groupe combattant a lieu à la fin mai 1944, sous les ordres du lieutenant Eymine, désigné par le chef de l'Organisation de résistance de l'armée (ORA) des Hautes-Alpes pour diriger les maquis de l'Embrunais. Le groupe de Combe-Brézès devient le maquis des Orres. Grossi de dizaines de jeunes à partir du 6 juin (jusqu'à 120 hommes au début août), il participe aux actions de guérillas – embuscades et sabotages – qui lui sont commandées, devenant un élément du brasier que sont alors devenues les Alpes.

Sylvain REYNAUD et Jean-Marie GUILLON



Le maquis des Orres.

EXTRAITS DU « JOURNAL DE BORD »
DES RÉFRACTAIRES DES ORRES⁶



Première page du « journal de bord ».

Gap le 12 mars 1943

« Notre destinée n'est pas dans les événements, elle est dans notre caractère ».

Les Allemands occupent la France mais ne l'amuse pas.

Nous partons d'Embrun à 15 heures, il y a foule de parents et d'amis pour assister à notre départ pour l'Allemagne. C'est un moment que nous n'oublierons jamais, tout le monde pleure et Abel⁷ qui a bu plus que de raison insulte quelques embrunais (qui n'y étaient pas) qui collaborent avec les Allemands.

6. L'orthographe du document a été respectée.

7. Abel Fourret, le troisième réfractaire d'Embrun.

Dans le train nous faisons connaissance d'un Monsieur qui nous remet 100 F et qui nous paye une tournée à Gap. Quelques jeunes filles « scouts » ne cessent de pleurer, la plus grande arrache son insigne cousu à son béret et le remet à Abel. Nous allons faire nos formalités mais Roger ne peut les faire car il a oublié ses papiers... Nous mangeons au restaurant André et nous nous apercevons que le sac tyrolien d'Abel a disparu ; c'est malheureux, car il y avait du ravito pour huit jours, mais comme il ne se rend pas bien compte, il ne réclame que la bouteille de vin.

Il n'y a plus de place pour coucher. Après être repassé à l'office de placement⁸ vers 10 heures, nous attendons l'arrivée du train de Marseille pour nous coucher en seconde.

Notre décision est prise : nous partons après avoir dit adieu à Lafleur⁹. A 5 heures 1/2 nous arrivons à la ferme. De braves gens¹⁰ nous reçoivent très amicalement et nous hébergent.

.....

16 mars

... La journée d'hier a été très mouvementée. Nous avons quitté notre retraite vers 16 heures. Une voiture nous a ramené près de notre cher village que nous avons vu de loin pendant quelques instants.

Une deuxième voiture¹¹ nous a conduit jusqu'à notre deuxième refuge où nous trouvons de la neige. Au cours du voyage une assez grande émotion nous a été causée par un pneu crevé qui a été changé à l'entrée du pont de Savines. Planqués dans le fond de la voiture, un passant a demandé si la voiture nous menait à l'hôpital. A part cet incident le voyage s'est bien effectué. Nous avons fait connaissance de Marcel un quatrième qui vient avec nous. Après une bonne nuit, c'est un savoureux café au lait et du pain blanc qui nous attend. Pendant que j'écris ces lignes Roger fait l'inventaire de son sac plein de victuailles qu'on lui a apporté hier. Le moral est excellent. Tout va bien.

.....

Jeudi 22 avril

Lever 6 h 1/2. Roger attaque le jardin qu'il aura tourné ce soir. Visite de notre grand ami et bienfaiteur¹² qui nous donne un peu des nouvelles de

8. Service allemand qui organise les envois en Allemagne.

9. Un autre requis originaire d'Embrun.

10. La famille Boyer, de Jarjayes.

11. Conduite par un autre employé des Ponts-et-Chaussées.

12. Sans doute Marcel André, responsable des maquis du secteur. Les réfractaires sont alors à Combe-Brézés.

chez nous. Menu du jour : soupe, lentille. Le soir soupe et porc avec des pommes de terre. Après souper belottes. Tout va bien.

Vendredi 23 avril

C'est encore Marius¹³ qui tient le journal. Lever 6 heures – C'est la fête de ma femme mais hélas nous n'avons rien pour la célébrer. Aujourd'hui j'ai curé les ruisseaux tout le jour avec Tonton¹⁴ – Roger est à la cuisine : deux bons plats de pâtes au fromage ! René et Abel se sont occupé avec le fermier qui labourait et semait. Nous avons vu un bon copain de la P.M. à moi et à René qui nous a promis de nous aider. Le moral est excellent. Tout va bien.

.....

Dimanche 25 avril

Pâques ! Nous nous levons un peu plus tard. Lecture. Correspondance – Le pied de Roger, bien qu'incomplètement remis va mieux. A midi c'est un véritable banquet : 2 grands plats de pâtes faites par Roger, et une épaule roulée épatante, la tarte à la confiture, le tout arrosé de « contrôlé » et le café gniole avec les galettes de Madame Géo Blanc. Puis nous regardons avec envie les jeunes qui vont danser en bande. Hélas ce n'est pas pour nous. 16 heures café avec galettes – Belottes - Mourres. Cigarettes. Souper : soupe, purée de pommes de terre.

.....

Mercredi 16 juin

Je me lève à 4 h 1/2 : c'est le petit Léon qui a mal vu l'heure. Prépare la soupe quand F vient m'avertir que les (Macarons¹⁵) sont dans le quartier, en vitesse, je ramasse tout le barda et je monte réveiller les copains, après nous être équipés nous partons dans le maquis – il est 7 h 1/2, dans la journée nous avons le plaisir de voir un très bon copain qui nous conduit au lieu de refuge – dix jeunes qui sont dans notre cas – nous y arrivons – il est minuit, nous avons le plaisir de voir quelques copains – nous nous couchons dans la paille et assez fatigués.

.....

13. Louis Blanc dit « Marius », autre réfractaire qui les a rejoint depuis 10 jours (il s'est marié en janvier 1943).

14. Surnom d'un vieux berger de 72 ans qui vit seul dans la ferme et ne parle que provençal.

15. Les soldats italiens surnommés par dérision les « macaronis ».

Samedi 3 juillet

Je me lève à 5 h, Léon guère après et à 6 h nous partons chercher la moitié d'un mouton, chez le berger, nous en profitons pour lui mener ses vaches, le mouton n'est pas encore tué, demandons 1 litre de lait, tous les soirs nous devons traire les vaches et porter le lait au berger moyennant le lait d'une journée à la fin de la semaine – à midi soupe œufs et p. de t. béchamel, confiture, les deux Léon et Marius vont au ravito, nous autre faisons la sieste car le temps est pluvieux. Avec Abel nous allons chercher les vaches qui se sont égarées, le ravito arrive ainsi que les nouvelles.

.....

Lundi 5 juillet

Après le café Abel, René et moi allons traire les vaches, résultat 2 litres de lait sur le gazon, le berger monte des chèvres à la montagne, Abel, René et Léon vont au bois. Je prépare le repas. René, Abel et moi allons ramasser des violettes, les autres font la sieste. Le moral est bon sauf pour Marius qui a de plus en plus le cafard.

.....

Dimanche 14/2/44

Je me lève à 8 h 1/2 et je mets de l'ordre dans la villa, car nous avons décidé vu le froid qu'il fait de venir loger à la villa, les autres arrivent à 11 h, nous faisons tous toilette et ensuite des photos, nous descendons tous quatre au village où nous voyons mon frère avec un copain qui nous donne 1 kg de savon de Marseille, ensuite nous allons tous danser, Abel monte aux O.¹⁶ et redescends peu après, René et Carmel¹⁷ soupent chez J et moi chez RL, nous continuons à danser jusqu'à minuit, Abel arrive et soupe. Mon frère a monté de la viande et (illisible).

Lundi 15/2/44

Réveil à 11 h ; nous n'avons toujours pas de café. A midi soupe lard p. de t. Je vais placer des collets, après souper nous descendons tout les quatre au village. Carmel reçoit un paquet avec du tabaco pain d'épices pois chiches fromage, café.

16. Les Orres.

17. Carmel Masson, réfractaire grenoblois.

Mardi 16/2/44

Je vais visiter les collets les 3 autres montent à la (illisible) chercher le barda et son de retour à 11 h , soupe ragoût de p. de t. et de bœuf, après-midi René et moi partons pour une promenade en skis, nous nous arrettons chez de braves gens chez qui nous buvons et mangeons, et rentrons à la villa par le village, nous trouvons 2 copains en compagnie de Carmel et d'Abel, ils soupent avec nous, soupe ragoût omelette ensuite nous descendons tous au village sauf Carmel qui garde le... poêle.

Mercredi 17/2/44

Après avoir déjeuner je descends en skis au village, je remonte avec l'appareil photos et du son, je fais la tournée des collets avec FM qui ramasse 2 lièvres.

Soupe de p. de t. saucisses. René et moi faisons du skis et buvons le café chez FG. René, Abel et moi descendons au village chercher les bagages de deux copains qui viennent rester avec nous, Gérard et Germaine, oui une jeune fille qui va devenir la maîtresse de maison.

.....

Vendredi 14/4/44

J'appelle René qui soigne le bétail, Carmel a mal à une oreille, René arrange le traîneau, soupe haricots. Carmel se couche, René et moi faisons du bois, visite de M^{lle} FL, René a mal aux dents, je nettoie la grange et le prés, après souper nous allons écouter le poste chez J. Abel couche chez Justin.

Samedi 15/4/44

Abel est toujours chez Justin, René et moi allons couper du bois, Carmel prépare le repas, soupe pâtes, René et Carmel font toilette, je descends chez A, je remonte avant souper des médicaments pour Carmel et du linge. Pendant que je prépare le souper, René et Carmel vont ramasser des violettes, nous descendons chez J. souhaiter la fête à une amie et nous buvons un bon café et du rhum. Abel était aussi de la fête.

Dimanche 16/4/44

Abel et moi soignons le bétail, René et moi montons aux O. René va manger chez ses futurs patrons...

.....

Lundi 1^{er} mai 44

Je descends faire du pain pour FG. Je remonte à 3 h. Monsieur Jb¹⁸ et sa fille sont entrain de labourer. Abel ratèle les prés. Nous chargeons la charrete de foin, je sème des graines, ils partent à la tombée de la nuit. Je ne suit pas très bien et je me couche sans manger.

Mardi 2/5/44

Abel se lève le premier. Je bois le café au lit. Abel va nettoyer les prés, je travaille au jardin, visite de M.A. qui cherche 2 sacs. Soupe haricots, nous descendons au village nous prenons des livres chez A. FM nous coupe les cheveux et nous invite à souper. Visite d'un ami.

Mercredi 3/5/44

Nous tournons le jardin, A et sa sœur montent les vaches à la (illisible), après-midi nous plantons des p. de t., nous descendons au village et soupions chez J.

.....

Jeudi 5/6/44

Abel monte planter p. de t. aux O. Je vais piocher la vigne pour FT. Je couche en bas.

Mardi 6/6/44

Je continue à piocher la vigne à 10 h, j'apprend que les Anglais ont débarqué dans le Nord de notre pays. Tout le monde est dans la joie, FT me donne deux litres de vin que nous buvons entre amis. Je soupe chez J.

18. Sans doute Albin Joubert, cultivateur et secrétaire de mairie du village, propriétaire de Combe-Brézés.